

## «QU'EST-CE QUE LE NUMÉRIQUE A CHANGÉ DANS NOTRE RAPPORT À LA RECHERCHE?»

Lorenzo TOMASIN

(Université de Lausanne, Faculté des lettres, Section d'italien)

Au lieu de répondre à la question générale... en général, ce qui serait évidemment trop risqué, ayant d'ailleurs déjà consacré un petit volume au questionnement dont on parle<sup>1</sup>, je préfère ici proposer le témoignage d'une très petite étude de cas: mon projet de recherche actuel, à savoir le dictionnaire historico-étymologique que je suis en train de rédiger. Il s'agit d'un projet que j'ai imaginé et monté naturellement *avant* la pandémie, et pour lequel j'ai eu une grande chance: on avait planifié un travail basé sur une grande bibliothèque numérique récoltée à l'avance utilisant des outils numériques *qui étaient déjà disponibles* – de GoogleBooks aux bibliothèques numériques similaires, jusqu'à la numérisation *artisanale* pour l'occasion d'un grand nombre de livres sous forme de PDF. Ainsi, dans les premiers mois du travail on a pu travailler à distance avec le reste de l'équipe de recherche minimisant l'utilisation de sources *physiques* pour lesquelles on avait trouvé, *déjà prêts à utiliser*, des moyens numériques. Cela nous a permis de démarrer le projet à grande vitesse, d'en publier les premiers résultats (les premières entrées *pilotes* du dictionnaire, qui ont été imprimées sous forme de livre en papier) déjà quelques mois après le début.

Sans ces moyens, il est évident que dans la situation actuelle le projet en soi aurait dû être reporté: il aurait été simplement impossible de travailler, de n'importe quelle façon.

À côté de cette histoire édifiante, il y a, néanmoins, un deuxième volet du diptyque que je vous présente aujourd'hui.

Pour la réalisation du site où le dictionnaire sera hébergé, on a associé à l'équipe un expert en humanités digitales (un vrai expert, qui a déjà réalisé plusieurs projets de lexicographie informatique) qui a suivi une stratégie alternative à celle de l'utilisation de moyens déjà disponibles – par exemple le copier-coller de sites lexicographiques qui existent déjà. Pour rendre son travail intéressant et académiquement utilisable aussi dans les domaines des *digital humanities*, notre expert, auquel on avait demandé (si vous voulez) un tournevis pour réaliser notre travail de menuiserie – parce que, en tant que chercheurs en sciences humaines, on est des menuisiers intellectuels –, a pensé réaliser un tournevis tout à fait nouveau, c'est-à-dire donner une empreinte innovante et originale au projet, ce qui aurait permis de mettre en valeur son côté *numérique* et de valoriser la composante qui pour lui était la plus qualifiante.

Résultat: sept mois après le début du projet, 650 entrées du dictionnaire ont été réalisées par l'équipe lexicographique du projet, 100 entrées ont été imprimées dans le petit livre-pilote dont je parlais tout à l'heure tandis que 5 entrées d'épreuve sont disponibles – sous forme gelée et non interopérable – pour la communauté scientifique sur le site internet, et la plateforme numérique qui aurait dû nous aider à introduire directement sur le site internet du dictionnaire n'est pas encore prête.

L'équipe des lexicographes qui travaille sur le projet aurait pu encore être assise devant l'entrée du chantier à attendre d'entrer dans la matière proprement linguistique du travail. Car c'est d'un projet linguistique, d'un dictionnaire, que l'on parle. Et un dictionnaire, comme de nombreux autres produits typiques de la recherche en sciences humaines, pourrait théoriquement être réalisé avec les mêmes outils qui étaient employés il y a un siècle, ce qui rend parfaitement utilisables les dictionnaires d'il y a un ou deux siècles. Certes, le numérique a énormément accéléré les démarches opérationnelles de la vie du lexicographe, et a facilité

---

<sup>1</sup> Tomasin 2018.

remarquablement l'accès et la consultation des sources lexicographiques. Mais je crois, pour résumer de manière très brutale, que lorsque le tournevis cesse d'être un outil, que l'on utilise pour monter nos boiseries, et devient un objet de travail original, le risque est – comme dans le cas que je viens de vous raconter – de ralentir la seule composante *scientifique* dont on est responsables en tant que chercheurs en sciences humaines. Sans le numérique on n'aurait pas pu partir. Malgré le numérique, on poursuit notre travail silencieux et constant.

## RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

TOMASIN L., 2018: *L'empreinte digitale. Culture humaniste et technologie*. Lausanne: Antipodes.